

Études d'histoire religieuse



Denise Robillard, *Les merveilles de l'Oratoire. L'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal, 1904-2004*, Fides, 2005, 487 p. 55 \$

Françoise Deroy-Pineau

Volume 72, 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006600ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006600ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Deroy-Pineau, F. (2006). Compte rendu de [Denise Robillard, *Les merveilles de l'Oratoire. L'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal, 1904-2004*, Fides, 2005, 487 p. 55 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 72, 130–132. <https://doi.org/10.7202/1006600ar>

solennels. L'épopée des zouaves anciens et modernes est désormais terminée. L'historiographie et le musée leur assurent la pérennité.

Jocelyne Murray
Université du Québec à Trois-Rivières

Denise Robillard, *Les merveilles de l'Oratoire. L'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal, 1904-2004*, Fides, 2005, 487 p. 55 \$

Un certain chanoine Étienne Catta avait publié chez Fides il y a quarante ans (en 1965) *Le Frère André et l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal*. 1 147 pages, écrites en petits caractères et constituant la somme de l'essentiel de ce qu'on savait de frère André et de l'Oratoire Saint-Joseph. Après la date de parution, tous les biographes du petit frère s'y sont référés. C'était la « Bible ». Mais il y avait quelques erreurs (mineures) et l'ouvrage était vraiment austère. Les pères et frères de Sainte-Croix ont donc demandé à une théologienne devenue historienne de revenir aux sources, les archives, pour réécrire et compléter jusqu'en 2004 l'histoire du monument montréalais le plus fréquenté. Le rayonnement de l'Oratoire, en effet, ne cesse de se développer. Et d'étonner. Il fallait, pour son centenaire, un livre qui fasse date.

Une nouvelle brique a donc vu le jour, plus large et au moins aussi lourde que la précédente, considérablement enrichie d'illustrations. On a du plaisir à la feuilleter, à s'arrêter sur les nombreuses images et à lire, au hasard, le détail de telle ou telle péripétie de la gestion et de la construction de ce monument. On apprend comment dom Bellot, à la demande d'Adrien Dufresne en 1926, a renouvelé l'architecture religieuse au Québec. On découvre l'incroyable multiplication des « zéloteurs et zélatrices » des *Annales de Saint-Joseph* (p. 171). Une revue née en janvier 1912, sous la pression des premiers pèlerins, pour rendre compte de ce qui se passe à l'Oratoire. En 1939, *Les Annales* se métamorphose en *L'Oratoire*. Le style est désormais enlevé, mais trop « populaire » pour le chanoine Catta – entre autres – qui résilie son abonnement en 1954 pour cause de vulgarité (p. 332). Il n'est pas le seul, des catholiques d'Occident, et même du Québec, sont sensibles depuis plusieurs dizaines d'années (cela remonte à Léon XIII) aux idées sociales et les vieilles gardes se rebiffent sous toutes sortes de prétextes. Ce qui n'empêche pas l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal d'accueillir les travailleurs pour la fête du travail (p. 117) et de se trouver, malgré l'inertie des institutions, un lieu de rencontre d'une mosaïque sociale internationale que Denise Robillard décrit à l'aide des documents et avec le style de l'époque.

Cette montagne d'informations est classée en treize chapitres dont les titres, dans l'ensemble, expriment fort bien les différentes facettes

de l'Oratoire : *L'attrait de la montagne, La détermination des laïcs, Les religieux à la barre, La crypte, L'orientation sociale du sanctuaire, La basilique en chantier, Les dernières années du frère André, Conflits au sujet du dôme, Une nouvelle dynamique* (un changement de responsables de l'Oratoire coïncide avec le début de la Seconde Guerre mondiale), *La « Cause » et ses « effets »* (ou de la complexité de réunir un dossier de candidat à la sainteté), *Les grands travaux et les œuvres, La décoration intérieure de la basilique, L'unanimité sociale perdue* (ou de la survivance de la démarche pèlerine quel que soit l'intérêt pour la pratique religieuse). Chaque chapitre est précédé d'une image de l'Oratoire, que l'on voit grandir et se métamorphoser au cours du livre, comme cela s'est produit au fil du temps. Un résumé termine chaque chapitre et évite au lecteur de se perdre dans les méandres des nombreux détails.

Denise Robillard a réalisé un travail colossal et chaque fait est justifié par une note référant à une pièce d'archive, aux *Annales* ou à l'indispensable Catta. Il y a 34 pages de notes de références, en petits caractères. Sans oublier une très intéressante liste des artisans et artistes de l'Oratoire, un index des noms propres (bien utile) et une bibliographie.

Toute bonne bibliothèque ne peut faire l'économie de ce travail concernant une pièce désormais maîtresse de la société montréalaise, voire québécoise, même si plusieurs aimeraient bien s'en passer. Mais comme le prouvent les œuvres de Benoît Lacroix, on ne peut pas ignorer la religion populaire. C'est un fait.

Quelques remarques, toutefois : on ne voit pas en bibliographie les ouvrages les plus connus du grand public sur le petit frère : notamment, ceux de Jean-Guy Dubuc et Micheline Lachance, pourtant citée page 417. C'est dommage. La seconde a romancé l'histoire, mais l'essentiel y est et elle ne s'est pas perdue dans trop de détails.

Par ailleurs, la surabondance d'informations ne rend pas la lecture facile, même si les illustrations incitent à la consultation. Cette érudition monumentale, à l'image de l'Oratoire, ne rend peut-être pas complètement justice à l'esprit créateur du lieu. Au-delà de l'apologie commémorative de la mise en valeur institutionnelle d'œuvres du siècle passé, on cherche un peu les « Merveilles » et, surtout, le souffle qui les a fait surgir.

Pour la spiritualité de frère André, pour ce qui anime sa démarche et celle de l'Oratoire, il faut aller voir ailleurs. Même si saint Joseph est cité, il demeure dans l'ombre. On aurait aimé plus de références aux *Cahiers de l'Oratoire* dont il est très peu question, malgré la mention des *Cahiers de Joséphologie* qui les ont précédés. À travers les murs et les remarquables réalisations artistiques, quel est le message que ces œuvres veulent faire

passer ? Ont-elles encore un sens pour notre monde postmoderne ? Probablement, puisqu'il y a tant de visiteurs. Mais il reste à l'explicitier.

Cet énorme travail de défrichage indispensable étant réalisé, on aimerait qu'une équipe pluri ou transdisciplinaire et multiculturelle poursuive cette tâche. L'ouvrage de Denise Robillard comble un vide. Il demeure nécessaire à toute personne cultivée au Québec, mais il donne le goût de voir s'approcher de l'Oratoire des équipes ouvertes sur l'éventail des approches en sciences humaines et sociales pour étudier le phénomène de l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal, et la présence de ce grand silencieux dans le Québec et le monde d'aujourd'hui. L'œuvre de mise en perspective transdisciplinaire et transculturelle reste à faire. Nous avons affaire à une consciencieuse recherche institutionnelle très bien documentée.

Françoise Deroy-Pineau
Département de sociologie
Université de Montréal

Granger Serge, *Le lys et le lotus. Les relations du Québec avec la Chine de 1650 à 1950*, Montréal, VLB Éditeur, 2005, 189 p. 22 \$

À l'heure où, pour la majorité des lecteurs du Québec, la Chine fait une entrée remarquée sur la scène économique mondiale, le livre de Serge Granger tombe à point. Il est là, désormais, pour rappeler que les rapports historiques entre le Québec, qu'on a longtemps cru refermé sur lui-même, et la lointaine Chine se sont construits sur la longue durée. Sur près de quatre siècles en fait.

À raison, Granger passe rapidement sur les rapports fantaisistes qui ont uni un Cavalier de La Salle et le Cathay mythique, objet de tous les désirs européens depuis la Renaissance. La narration s'ouvre ici avec l'arrivée, en 1650, du jésuite Adrien Greslon sur le littoral chinois, après quelques années passées en Nouvelle-France en compagnie de Gabriel Lalemant. Elle se referme avec la victoire communiste de 1949, non sans mentionner en conclusion le voyage de 1973 de Pierre Trudeau à Pékin, qui rétablissait les liens historiques entre les deux pays. Entre ces deux dates, le récit de Granger nous présente un nombre considérable de Québécois qui ont côtoyé, et parfois influencé le monde chinois. L'inverse fut également vrai. C'est via ces voyageurs que la Chine et les « chinoiseries » ont fait leur entrée dans l'univers québécois.

La plus importante cohorte des représentants québécois dont fait état le livre appartient à la communauté des missionnaires catholiques qui, du XVII^e siècle à la Révolution, se sont employés à la conversion des Chinois.